

## Intellectuels, médias et espace public en Italie au début du XX<sup>e</sup> siècle : le cas des revues gobettiennes

Jean-Daniel Olivieri

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6638>

DOI : 10.4000/cdlm.6638

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 31-40

ISBN : 9782914561594

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Jean-Daniel Olivieri, « Intellectuels, médias et espace public en Italie au début du xx<sup>e</sup> siècle : le cas des revues gobettiennes », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 85 | 2012, mis en ligne le 15 juin 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6638> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.6638>

---

## Intellectuels, médias et espace public en Italie au début du xx<sup>e</sup> siècle : le cas des revues gobettiennes

Jean-Daniel OLIVIERI

Les revues constituent un phénomène très significatif de l'histoire culturelle italienne du début du xx<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. L'existence des revues et leur rôle dans la société sont déterminés par leur positionnement par rapport à différentes structures : une structure politique, héritée de l'Unité italienne, dans laquelle les intellectuels n'estiment pas avoir la place qui leur revient<sup>2</sup>, qui suscite indifférence ou rejet, et un système culturel dominé par de grandes figures – écrivains illustres, références intellectuelles incontournables – mais où manquent une culture moyenne, un standard culturel unifiant la société. Cela suscite des propositions très variées pour combler ce manque, de l'autarcie culturelle fasciste au style européen prôné par Piero Gobetti. Ces sollicitations diverses investissent le débat sur la tradition littéraire, la place à accorder aux modèles étrangers, le rôle attribué à la littérature. Le débat littéraire et critique est donc rarement exempt de préoccupations politiques.

Nous prendrons comme fil directeur le parcours des revues de Piero Gobetti, parues de 1917 à 1928, avant que le fascisme n'en rende la publication impossible. Ces revues se situent à l'intersection de différentes périodes historiques (le passage de l'Italie libérale à l'Italie fasciste), de différentes matrices culturelles (influence des revues florentines, mais fort ancrage dans la réalité turinoise), de différents positionnements politiques (une fidélité au libéralisme mais un rejet de la classe dirigeante libérale, un intérêt et une solidarité avec les mouvements sociaux turinois sans adhésion au communisme), de différents centres d'intérêt littéraires et critiques (une reconnaissance de l'importance de la tradition, mais un rejet du néo-classicisme, une volonté de modernisation et d'ouverture mais un rejet des avant-gardes) ; enfin une volonté d'éducation, de formation d'une nouvelle classe dirigeante, mais un rejet de l'intellectuel adoptant une posture providentielle.

Les revues gobettiennes font ainsi le bilan critique d'une époque et d'une manière d'être de l'intellectuel, au moment où cette forme d'engagement par la revue

---

1. Sabino Cassese, « Giolittismo e burocrazia nella "cultura delle riviste" », dans Corrado Vivanti (dir.), *Storia d'Italia. Annali IV: Intellettuali e potere*, Turin, Einaudi, 1981, p. 475-545.

2. Mario Isnenghi, *Intellettuali militanti e intellettuali funzionari, appunti sulla cultura fascista*, Turin, Einaudi, 1979, p. 234.

révèle à la fois ses limites morales, culturelles et pratiques, et elles interviennent dans un espace public en mutation sous l'effet des événements politiques. Nous verrons d'abord comment les revues conçoivent leur place au sein de l'espace public, puis nous considérerons dans un deuxième temps la manière dont l'activité des revues a pu structurer et cliver le milieu intellectuel.

## Les revues et les mutations de l'espace public

### *Les intellectuels face à la société de leur temps*

Les revues connaissent leur apogée en Italie entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la fin des années 1920, parallèlement à l'avènement d'une société de masse. Cette période est marquée par la domination politique de Giolitti. Cette époque de transformation sociale importante et rapide correspond également à la remise en cause de la vision d'un progrès économique et social fondé sur les sciences et la technique ; l'optimisme cède la place à l'inquiétude face à l'aspect incontrôlable et barbare de la civilisation du machinisme.

Sur le plan intellectuel, cette période correspond au déclin des certitudes positivistes et à une réaction idéaliste. Ces deux courants développent des conceptions de la culture opposées<sup>3</sup>. Contrairement aux positivistes, qui considèrent la culture comme une fonction sociale parmi d'autres, les idéalistes l'investissent de la mission de guide de l'évolution historique. L'extension de l'emploi des méthodes des sciences de la nature au domaine des sciences morales provoque la réaction des intellectuels qui voient la spécificité de leur domaine niée et leur rôle menacé, en passe d'être supplanté par les scientifiques et les techniciens. La période d'apogée des revues de culture militante correspond ainsi à la prise de position des intellectuels contre le positivisme, afin de réaffirmer le primat de la culture et du spirituel.

Les intellectuels ont clairement perçu l'écart croissant entre société civile et société politique, qui désagrège le tissu social et institutionnel du pays, et ambitionnent de se substituer à la classe politique. Ils posent le problème de leur rôle et organisent leurs ambitions afin d'exercer pratiquement la fonction nécessaire qu'ils estiment être la leur<sup>4</sup>. Alors qu'une conscience nationale est encore largement à définir, les intellectuels prennent conscience de la relation entre la modernisation du pays et l'avènement d'un système de communication et d'information de masse, du lien possible entre conscience nationale et opinion publique<sup>5</sup>. Les revues s'affirment alors comme le point de rencontre privilégié des intellectuels et constituent les manifestations culturelles les plus significatives du rapport entre intellectuels et pouvoir.

3. Alberto Asor Rosa, *Storia d'Italia*, vol. 4, t. 2 : *La cultura*, Turin, Einaudi, [1975] 1978, p. 1031-1311.

4. Michel Cassac, *Piero Gobetti ou l'intègre liberté. Au-delà du mythe*, thèse d'État en Études italiennes sous la direction de François Livi, Université Paris-IV, 1995, p. 121.

5. Alessandra Mantovani, *L'industria del presente. Giornalismo, critica, letteratura nell'età della « Voce »*, Pise, Pacini, 1995, p. 29.

Sans nier les différences entre les revues, on peut remarquer ici certains traits communs. Le discours des revues, du fait de l'arrière-plan idéologique qui préside à cette prise de parole, est marqué par certains thèmes récurrents, et par là même peu ou pas discriminants. Il s'agit en effet pour presque toutes de poursuivre un projet d'unité nationale, et toutes rejettent la classe dirigeante au pouvoir aussi bien dans ses valeurs que dans ses pratiques. Ce sentiment très largement répandu prend la forme de l'antipositivisme et d'un rejet quasi unanime du gouvernement Giolitti. Le bloc culturel antigiolittien établit une véritable dichotomie entre le pays et la classe dirigeante, et influence le déroulement des événements nationaux du début du xx<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1921-1923<sup>6</sup>.

L'antigiolittisme va des nationalistes et des conservateurs, qui estiment que Giolitti fait trop de concessions aux ouvriers, aux militants socialistes et libéraux, qui voient dans la politique de conciliation de Giolitti une manière paternaliste d'étouffer la dialectique de la lutte des classes, et dans le suffrage universel un instrument de manipulation démagogique plus qu'une véritable démocratisation. Gobetti participe de ce rejet, et c'est au moins en partie contre le giolittisme que s'élaborent ses projets<sup>7</sup> : il remarque que la pratique des gouvernements de conciliation et de coalition a empêché la mise en place d'une vie politique sereine et efficace.

#### *Coordonnées spatiales et temporelles*

Si l'ensemble des intellectuels se trouve dans une attitude de rejet de la classe politique de gouvernement, ce milieu ne réagit pas de manière homogène face aux événements historiques majeurs que sont la première guerre mondiale, la révolution russe et l'arrivée du fascisme au pouvoir.

La guerre est le point de rencontre entre les motivations privées, les influences sociales et la situation de subordination des intellectuels du début du xx<sup>e</sup> siècle. La première guerre mondiale a eu de très profondes répercussions sur la culture italienne, car les intellectuels en ont retiré l'impression que la décision d'y participer n'aurait pas été prise sans leur intervention<sup>8</sup>. Leur violente campagne d'opinion leur a donné une nouvelle conscience de leur pouvoir, et a révélé la possibilité d'une vaste action illégale ou extra-légale contre le gouvernement et le pouvoir parlementaire.

La campagne en faveur de l'entrée en guerre a permis au bloc antigiolittien de se consolider et de s'élargir, avec l'arrivée d'une personnalité publique importante comme d'Annunzio, et avec sur sa gauche les partisans de Mussolini, des anarchistes ainsi que des républicains. Les milieux bourgeois sont pris entre la peur du communisme d'une part, et la répugnance à l'idée d'une restauration de l'Italie giolittienne, allant de pair avec la rhétorique de la « victoire mutilée », de l'autre. Tandis que la révolution russe laisse entrevoir la possibilité d'un renversement

6. Franco Brioschi, *L'azione politico-culturale di Piero Gobetti*, Milan, Principato Editore, 1974, p. 2.

7. Lettre de P. Gobetti à N. Sapegno, 6 septembre 1921, dans Natalino Sapegno, *Le più forti amicizie, carteggio 1918-1930*, Turin, Nino Aragno Editore, 2005, p. 53.

8. Mario Isnenghi, *Il mito della grande guerra*, Bologna, Il Mulino, [1989] 2002, p. 11-76.

social et politique total, la guerre a eu pour effet de renforcer la mentalité anti-ouvrière : considérés comme des ennemis de l'intérieur en raison de leur neutralisme, les ouvriers ont subi une campagne de dénigrement et de violences préfigurant la violence squadriste. La polémique anti-ouvrière est autant l'œuvre des démocrates que celle des nationalistes ou des réactionnaires : elle trouve un contributeur de poids en la figure de Salvemini<sup>9</sup>.

L'intellectuel doit alors s'insérer dans une société en proie à une instabilité idéologique, dans une atmosphère générale de recherche d'un changement total, d'attente anxieuse d'un homme providentiel qui fait dans un premier temps apparaître le fascisme comme un simple produit du climat spirituel et culturel de l'époque<sup>10</sup>. Le passage du pré-fascisme au fascisme s'inscrit dans ce contexte de perte de confiance envers l'État libéral, lié à l'incapacité de la classe politique à saisir les désirs exprimés par les nouvelles forces sociales et politiques.

Fait moral et politique, le conflit mondial, en rendant les perspectives de l'avant-guerre caduques, précipite un changement de génération. Ainsi, pour le groupe gobettien, la perspective culturelle des principaux auteurs de *La Voce* semble dépassée dès 1920. Gobetti interprète la guerre comme un fait éminemment révolutionnaire. Il écrit en 1922 : « [...] la guerre nous précipite dans une crise désordonnée qui est finalement un laborieux exercice de liberté »<sup>11</sup>. Gobetti pose le problème de l'intégration du peuple à la société<sup>12</sup> et voit dans les circonstances l'occasion de faire émerger les véritables libéraux. La création de *Rivoluzione Liberale*, début 1922, est conçue comme un moyen de répondre à la nécessité d'une collaboration loyale entre les forces du prolétariat et les avant-gardes progressistes de la culture bourgeoise<sup>13</sup>. Le groupe de Gobetti considère en effet avec admiration et enthousiasme le mouvement ouvrier turinois des années 1917-1922, dans lequel il veut voir les ferments d'un renouveau politique et social de l'Italie<sup>14</sup>.

À partir de 1922, l'instauration et la consolidation du régime fasciste, avec ses pratiques de censure et d'intimidation, ont placé les intellectuels face à un choix décisif – celui d'une adhésion, d'un isolement subi ou volontaire, ou d'une opposition – par rapport auquel se définit leur fonction dans la société italienne. Le contrôle exercé sur la presse n'est pas uniforme : les quotidiens à grande diffusion sont étroitement surveillés, pour entretenir le consensus, tandis que les revues servent le régime en maintenant un simulacre de débat, comme l'illustre la polémique entre les courants *Strapaese* et *Stracittà*.

9. Gaetano Salvemini, « Protezionismo operaio », *L'Unità*, vol. VII, n° 36, 1918, p. 179, dans *La cultura italiana del Novecento attraverso le riviste*, vol. V, Turin, Einaudi, 1962, p. 574-575.

10. Mario Isnenghi, *Intellettuali militanti...*, *op. cit.*, p. 225.

11. Giampiero Carocci, « Piero Gobetti nella storia del pensiero politico italiano », *Belfagor*, n° 2, 31 mars 1951, p. 133.

12. Piero Gobetti, « Esperienza liberale », *Rivoluzione Liberale*, n° 1, 2 février 1922.

13. Un des motifs fondamentaux de la revue est une interprétation du *Risorgimento* comme crise révolutionnaire étouffée, détournée vers des solutions de compromis en contradiction avec les exigences originelles d'autonomie et de progrès populaire (Piero Gobetti, « Manifesto », *Rivoluzione Liberale*, n° 1, 2 février 1922).

14. Piero Gobetti, « Unificazione sindacale e corporativa », *Rivoluzione Liberale*, vol. II, n° 5, 1923.

*Strapaese* s'oppose au sein du fascisme aux « bourgeois tièdes » partisans de la normalisation du mouvement, représentés par le courant *Stracittà* et la revue *Novecento* de Bontempelli. Cette lutte entre deux tendances se disputant le statut de culture officielle est révélatrice de la stratégie fasciste qui veut occuper tout l'espace public et ne tolère de débat qu'en son sein. Toutefois, le fascisme laisse de moins en moins de place à des initiatives autonomes, même venant de son propre camp, comme en témoigne la forte hostilité rencontrée par la revue de Bottai *Critica Fascista* lorsqu'elle a revendiqué un droit au débat.

La place d'une revue au sein du système culturel détermine également une géographie éditoriale. Trois localisations sont particulièrement significatives, et révélatrices de la vocation que s'est fixée une publication : Florence, Turin et Rome.

Florence représente la ville de la tradition littéraire et humaniste. Elle abrite un grand nombre de revues, liées aux courants esthétistes, aux avant-gardes littéraires, à l'idéalisme militant, puis à l'hermétisme. On peut citer notamment la revue *Il Marzocco*, fondée en 1896, qui donne naissance à la série des revues esthétistes du XX<sup>e</sup> siècle avec *Leonardo* (1903-1907), *Hermès* (1904-1906). Son directeur était Enrico Corradini, qui fonda ensuite la revue nationaliste *Il Regno* (1903-1906). Elle héberge surtout la revue *La Voce* (1908-1914) qui fait figure de référence pour toute la période. D'autres revues importantes sont publiées à Florence : *Lacerba* (1913-1915), la première série de *L'Unità* de Salvemini (1911-1915), *La Voce bianca* de De Robertis (1914-1916). La ville de Florence joue ensuite le rôle de centre d'influence de la culture nationale fasciste. La direction fasciste intransigente se regroupe autour de la revue *l'Universale* de Berto Ricci et autour d'Alessandro Pavolini, *Federale* de Florence, collaborateur de *Solaria*, et fondateur de la revue *Il Bargello* animée par de jeunes fascistes comme Vittorini, Pratolini et Bilenchi.

Turin n'est pas le berceau de grandes traditions littéraires, mais constitue le cœur industriel et ouvrier du pays. Les revues qui y sont publiées manifestent une vocation politique plus prononcée ; ici, la considération des faits culturels est liée à une attention portée aux faits sociaux. Les groupes turinois affirment ce lien entre politique et culture, dans la revue de Gramsci *L'Ordine Nuovo* (1913-1920) et dans les revues gobettiennes *Energie Nove* (1917-1920), *Rivoluzione Liberale* (1922-1925) et *Il Baretto* (1924-1928). Turin héberge ensuite la maison d'édition Einaudi dont l'esprit antifasciste est connu.

Le choix de Rome comme lieu de publication peut dans certains cas correspondre à une volonté de se démarquer : c'est le cas de *La Ronda*, qui veut s'éloigner de la Florence des revues d'avant-garde, et de Milan, ville du futurisme et de l'édition moderne<sup>15</sup>. Publier à Rome correspond aussi à un désir de reconnaissance officielle, de proximité avec le pouvoir politique<sup>16</sup>. Cette tendance s'est accentuée avec le fascisme.

15. Angelo Cicchetti et Giovanni Ragone, *Le Muse e i consigli di fabbrica. Il progetto letterario della «Ronda»*, Rome, Bulzoni, 1979, p. 19-23.

16. Le lancement de *Roma Futurista* va de pair avec la fondation d'un parti politique futuriste ; l'édition politique de *La Voce* (1915) est publiée à Rome.

## Structuration et divisions du milieu intellectuel

### *Génération et sociabilités*

Dans la mesure où un groupe existe essentiellement en tant qu'il est prise de parole, les revues jouent le rôle de lieu de sociabilité fondamental, l'appartenance à un groupe s'identifiant largement à la participation à une revue<sup>17</sup>. La collaboration à différentes revues, successivement mais aussi simultanément, crée de multiples passerelles et renforce le sentiment d'appartenance à un même milieu.

Pour un groupe d'intellectuels d'une même classe d'âge, la revue est le moyen de s'imposer dans le débat public. Au cours de la période, on peut distinguer cinq générations de critiques participant aux revues ; la première est constituée de personnalités nées avec l'Unité de l'Italie, qui occupent au début du xx<sup>e</sup> siècle des positions reconnues à l'université et dans la presse : on peut citer Benedetto Croce, Cesare De Lollis, Giovanni Gentile, Ugo Ojetti, Gaetano Salvemini. La deuxième génération compte les principaux animateurs des revues florentines comme Giovanni Papini, Giuseppe Prezzolini, Aldo Palazzeschi, Emilio Cecchi, Vincenzo Cardarelli, Antonio Baldini, Riccardo Bacchelli, Alberto Savinio. La troisième génération est particulièrement marquée par l'expérience de la guerre. On y trouve notamment Malaparte, Piero Bargellini (*Frontespizio*), Eugenio Montale et Sergio Solmi. La quatrième génération regroupe des individus pour lesquels l'événement majeur est la prise de pouvoir de Mussolini. C'est la génération de Gobetti et de ses amis. Enfin la génération suivante accomplit sa formation sous le fascisme : on y trouve des antifascistes militants, comme Cesare Pavese ou Leone Ginzburg, des fascistes critiques comme Elio Vittorini, Vasco Pratolini et des humanistes comme Carlo Bo, Oreste Macrì ou Mario Luzi.

Dans les revues du xx<sup>e</sup> siècle, la jeunesse est souvent mise en avant comme une caractéristique fondamentale qui instaure un rapport de concurrence implicite avec la génération précédente, ou vise parfois à la disqualifier totalement. Les rédacteurs de la revue *Il Leonardo* se présentent ainsi comme un « *gruppo di giovani* » dans leur « programme synthétique »<sup>18</sup>. La revue *Hermès*, fondée par Giuseppe Antonio Borgese, s'en prenait dès ses premières lignes à la « baveuse génération qui l'avait précédée »<sup>19</sup>. À l'exaltation de la jeunesse de ces revues quasiment nées avec le siècle (1903-1904) vient s'ajouter le futurisme qui déclarait dans son manifeste de 1908 : « Les plus âgés d'entre nous ont trente ans »<sup>20</sup>, en assimilant jeunesse et modernité.

Cette même tendance est encore présente, mais *a contrario*, dans le manifeste de *La Ronda*, qui au lendemain de la première guerre mondiale se présente comme une anti-avant-garde, en rupture avec les revues du début du siècle. Le groupe qui anime cette revue<sup>21</sup> manifeste une intention de retour à l'ordre et au

17. Giacomo Debenedetti, *Il romanzo del Novecento*, Milan, Garzanti, [1971] 1972, p. 18

18. « Programma sintetico », *Leonardo*, vol. I, n° 1, 1903, dans *La cultura italiana del Novecento...*, *op. cit.*, vol. I, Turin, Einaudi, 1960, p. 89.

19. « Prefazione », *Hermes*, vol. I, 1904, dans *La cultura italiana del Novecento...*, *op. cit.*, vol. I, p. 370.

20. Filippo Tommaso Marinetti, « Manifeste du Futurisme », *Le Figaro*, 20 février 1909.

21. Riccardo Bacchelli, Antonio Baldini, Vincenzo Cardarelli, Emilio Cecchi, Lorenzo Montano.

classicisme. « Le Prologue en trois parties » rédigé par Cardarelli met au centre de son discours la thématique du passage à l'âge adulte lorsqu'il déclare : « À trente ans la vie est comme un grand vent qui va en se calmant »<sup>22</sup>.

Cette stratégie de présentation est liée à la vocation que le groupe intellectuel se donne. Ainsi, la revue *La Voce*, fondée en 1908 par Papini et Prezzolini, se proposait de former une sorte de « parti des intellectuels » pour remédier à la fracture qu'ils constataient entre politique et culture. Cette revue se donnait un programme ambitieux fondé sur le renouvellement de la culture italienne, l'ouverture européenne et la défense de l'idéalisme militant. Une dizaine d'années plus tard, la manière dont *La Ronda* délimite le cadre de son intervention est bien différente : la revue se fait d'emblée une image sélective et bien circonscrite de son public, elle ne vise pas à convaincre, mais à constituer un point de rencontre entre personnes appartenant au même univers culturel<sup>23</sup>. La réalité objective du monde intellectuel prend le dessus sur le positionnement idéologique, la dimension sociologique prime sur les vellétés unitaires. Des procédés de présentation similaires servent des stratégies de prise de parole et de positionnement par rapport à la société civile très éloignées.

Gobetti et ses revues s'insèrent dans un phénomène générationnel, par la remise en cause des valeurs et de l'action de la génération précédente et par la contestation des situations de fait. Dans cette optique, Gobetti assigne à sa génération ainsi qu'à lui-même une mission pédagogique. L'implication dans cette tâche austère devient un facteur d'auto-identification. Il parle en effet d'« une génération [...] qui s'est condamnée au sérieux dès son adolescence... »<sup>24</sup>. Les périodiques gobettiens réunissent de jeunes critiques ayant vécu à Turin dans les années 1920. Certains étaient plus proches de Gobetti par le ton, par le style et la multiplicité des centres d'intérêt, comme Umberto Morra di Lavriano, Guglielmo Alberti, Max Ascoli, Piero Burresi, Carlo Levi, Raffaello Franchi, Giuseppe Raimondi et Giacomo Debenedetti. D'autres accompagnaient sa démarche en se livrant à des études plus précises, comme Luigi Emery, Alessandro Passerin d'Entrèves, Mario Fubini, Augusto Monti, Natalino Sapegno, Manlio Brosio, Lelio Basso et Santino Caramella.

Quelques titres, à l'existence souvent brève, gravitent autour de l'initiative culturelle de Gobetti. C'est le cas de la revue de sensibilité catholique *Parte Guelfa*, animée entre autres par Vito Giuseppe Galati, membre du groupe du *Baretti*. *Il Caffè* de Riccardo Bauer, rédacteur de *Rivoluzione Liberale*, est une référence plus directe encore, et s'engage nettement contre le fascisme. La revue *Pietre* de Lelio Basso (à laquelle participe Santino Caramella) est étroitement liée à l'exemple de Gobetti. Il existe également une parenté étroite entre *La Cultura* de De Lollis et *Il Baretti* : ces deux revues sont liées par le même environnement turinois, et Cajumi, Ginzburg, Pavese notamment participent aux deux revues. *Il*

22. Vincenzo Cardarelli, « Prologo in tre parti », *La Ronda*, vol. I, n° 1, avril 1919, dans Giuseppe Cassieri (dir.), *La Ronda, antologia*, Florence, Luciano Landi, 1955, p. 2.

23. Giorgio Luti, *La letteratura del ventennio fascista*, Florence, La Nuova Italia, 1972, p. 71.

24. Piero Gobetti, « Nota a *La lotta delle generazioni* di Girdrig », *Rivoluzione Liberale*, vol. II, n° 28, 25 septembre 1923.

*Baretti* s'impose comme la référence pour une revue comme *Solaria*, et Montale, Debenedetti et Solmi font le lien entre ces revues. Mario Gromo, qui apparaît comme le continuateur de l'activité gobettienne d'éditeur, entretient des liens étroits avec *Solaria*, tandis que Filippo Burzio et Giuseppe Raimondi connectent le discours du *Baretti* à celui de *La Ronda*.

Les revues permettent également une sociabilité intergénérationnelle, en faisant collaborer maîtres et élèves. L'exemple le plus évident est constitué par Benedetto Croce, qui exerce un magistère intellectuel et moral sur les générations suivantes, et dont la revue *La Critica* (1903), fondée avec Giovanni Gentile, fait figure de grande aînée pour les autres revues<sup>25</sup>. La génération de Gobetti est héritière de ce contexte. Sa prise de parole est marquée par l'influence de maîtres communs à plusieurs générations, comme Croce, Gentile et également Salvemini et Einaudi. Ce socle intellectuel constitué par des maîtres communs et par la référence aux expériences culturelles les plus significatives de la période, au premier rang desquelles figure *La Voce* de Prezzolini, a permis au groupe de se souder autour de Gobetti, et a joué un rôle déterminant dans la rencontre de Gobetti avec Antonio Gramsci, qui a débouché sur sa collaboration à la revue *L'Ordine Nuovo*.

Le travail de synthèse et d'assimilation de la pensée des maîtres était associé au fait d'impliquer directement les maîtres dans ses projets, ce qui contribuait à rendre leurs rapports encore plus étroits. Gobetti a très vite formulé l'exigence de faire le bilan de l'enseignement des maîtres de sa génération<sup>26</sup>. Il s'est éloigné de Gentile dès septembre 1922, tandis qu'il reconnaît en Croce, auteur du *Manifeste des intellectuels antifascistes*, un ami et un maître. La référence à Croce est particulièrement visible dans *Il Baretti*, et Caramella, quand il assure la direction du *Baretti* après Gobetti, n'hésite pas à lui demander des articles parmi des essais qu'il n'aurait pas publiés dans *La Critica*, ce qui révèle la proximité du discours des deux revues.

### *Lignes de fracture idéologiques et culturelles*

Face aux événements politiques, de nombreux intellectuels se contentent d'une attitude d'isolement volontaire. Cette attitude caractérise notamment le groupe de la revue *La Ronda*, qui reprend le questionnement littéraire de la *Voce*, en orientant sa recherche vers une restauration formelle. Les rapports de la revue avec le climat de son époque sont caractérisés par le choix d'un isolement qui témoigne de la perte de la démocratie. Les problèmes de fond y sont soit éludés, soit pris en compte uniquement à titre individuel. Gobetti rejette cette position nostalgique qu'il voit comme un manque d'intransigeance et de volonté. *La Ronda* arrive au bout de son parcours en 1922 : la marche sur Rome inaugure une époque nouvelle, dans laquelle le fait de se retrancher dans le style, dans un retour au classicisme, ne peut plus apparaître comme une manière de sauver la culture bourgeoise<sup>27</sup>.

25. Des revues comme *La Critica*, ou comme *La Cultura* (1907) de De Lollis puis *L'Unità*, rassemblent des universitaires connus. Les revues militantes sont en revanche l'organe des jeunes gens qui font leurs premières armes ou presque dans le domaine de la critique.

26. Natalino Sapegno, « Note di cultura storica », *Rivoluzione Liberale*, vol. I, n° 7, 2 avril 1922.

27. Giuliano Innamorati, « Antologia di riviste », *Paragone*, n° 140, février 1961, p. 64-72.

Prezzolini également, après l'abandon des velléités révolutionnaires formulées dans *La Voce*, choisit de se retirer de tout engagement et adopte une posture de détachement<sup>28</sup>. La vocation des intellectuels est, selon ses propos, de rester au-dessus de la mêlée, ce qui est l'aveu de l'échec du projet d'un grand parti des intellectuels formulé à l'époque de *La Voce*. Prezzolini définit alors le fascisme comme l'héritier des polémiques culturelles et de la campagne antidémocratique menée par sa génération, ce dernier n'ayant fait qu'abattre un édifice déjà chancelant.

Gobetti refuse l'indifférence de ceux qui se contentent d'observer, et formule au contraire l'exigence d'un engagement antifasciste total. Ainsi, tout en reconnaissant sa dette à l'égard de *La Voce*, le groupe gobettien a développé une critique mettant en évidence l'échec d'un militantisme qui s'est révélé «incapable de donner une responsabilité pratique à la culture»<sup>29</sup> et qui a renoncé à trouver une raison d'être à la classe bourgeoise dans un monde en train de changer de structure. Dès son premier numéro, *Il Baretto* en appelle ainsi à dépasser l'activisme révolutionnaire de *La Voce*, afin d'établir les conditions d'un retour à la rationalité et à l'engagement. Pour *Il Baretto*, la dégradation de la littérature italienne doit avant tout être mise en relation avec la perte des valeurs morales et civiques. Elle s'en prend notamment à *La Fiera letteraria*, revue anthologique qui défendait l'idée d'une autarcie culturelle, et à Ugo Ojetti, qui sert d'emblème des mauvaises mœurs littéraires.

Dans le camp opposé, les intellectuels proches du fascisme reprennent à leur compte la préoccupation, déjà présente dans les invectives du *Leonardo*, de *Lacerba* ou *Il Regno*, d'éliminer à tout prix la vieille classe dirigeante réformatrice. Au début des années 1920, une composante de la première heure est constituée par les populistes réactionnaires, bellicistes, interventionnistes et antisocialistes : les personnalités les plus significatives de ce courant sont Soffici et Malaparte. Soffici, qui anime le mouvement *Strapaese*, autour de la revue *Il Selvaggio* fondée par Mino Maccari. Celle-ci exalte l'identité toscane, l'image du peuple porteur des traditions, la société rurale traditionnelle et le mouvement squadriste dépositaire de l'esprit révolutionnaire du fascisme. Malaparte assimile le milieu intellectuel traditionnel à la classe dominante giolittienne, dont le fascisme promet de débarrasser l'Italie. Cette attitude de Malaparte, qui se fait le porte-voix d'une idéologie – caractéristique du mécontentement intellectuel des vingt premières années du siècle – attestant que le milieu intellectuel s'est prolétarisé et déraciné, était révélatrice d'une certaine interprétation en termes politiques du mandat social lié à la guerre<sup>30</sup>. Il a vu dans le conflit de 1914-1918 l'occasion de décomposer le bloc réformatrice modéré et d'intégrer les couches inférieures des classes moyennes, en cours de prolétarianisation, dans un nouveau bloc de pouvoir. Ce projet interprète le fascisme en termes révolutionnaires, dans le but de modifier en profondeur les équilibres existant en faveur des classes jusque-là tenues en marge<sup>31</sup>.

28. Giuseppe Prezzolini, « Per una società degli Apoti », *Rivoluzione Liberale*, vol. I, n° 28, 28 septembre 1922, et « Lo storicismo di un mistico », *Rivoluzione Liberale*, vol. I, n° 36, 7 décembre 1922.

29. Umberto Morra di Lavriano, « La scuola della Voce », *Il Baretto*, vol. I, n° 1, 23 décembre 1924.

30. Mario Isnenghi, *Il mito della grande guerra*, op. cit., p. 159.

31. Anna Nozzoli, « Curzio Malaparte et les origines du fascisme (1922-1924) », dans *Aspects de la*

Enfin, au cœur du régime fasciste, le projet culturel de *Critica Fascista* était d'intégrer et de défendre les intellectuels dans le régime fasciste, en démontrant que l'intérêt de l'État était de les laisser remplir pleinement leur rôle. Bottai entretenait des rapports bienveillants avec les jeunes intellectuels et leurs revues, qu'il voulait contribuer à former, en créant un réseau d'affinités et de collaborations croisées : Leo Longanesi réunit par ses relations des rédacteurs de *Critica Fascista*, le groupe du peintre Ottone Rosai et celui du *Selvaggio*. Par exemple, Antonio Aniante collaborateur de *Critica Fascista* participera également à *L'Italiano* de Longanesi et publiera dans *Solaria*. Romano Bilenchi fait ses débuts dans *Il Selvaggio*, puis collabore à *L'Universale* de Berto Ricci et à *Critica Fascista*.

Le succès de ces mouvements intellectuels, y compris dans le camp des partisans du fascisme, reste toutefois relatif : ainsi, quand toute possibilité révolutionnaire a disparu, Malaparte a dû atténuer sa polémique antibourgeoise pour défendre l'idée d'une collaboration avec les représentants du libéralisme (d'où son amitié avec Gobetti, qui est son éditeur en 1924) ; Bontempelli de son côté n'est jamais parvenu à faire accepter son projet (*Stracittà*) comme l'esthétique du régime, et l'échec culturel de Bottai va de pair avec son échec politique en tant que ministre de Mussolini.

Les différentes tentatives culturelles menées par les revues, que ce soit contre le fascisme, en dehors ou à l'intérieur de celui-ci, n'ont pas permis d'atteindre l'objectif qui présidait à toutes ces initiatives depuis le début du siècle, c'est-à-dire faire sortir l'intellectuel de sa position subalterne.